



LAUSANNE, 1ER JUIN 2026/DAVID VAGNIERES/LE TEMPS

Daniel Maggetti

La littérature romande au cœur

Professeur ordinaire à l'Université de Lausanne jusqu'à cette année, il a fait rayonner les œuvres de Monique Saint-Héliar, Catherine Colomb, Ramuz, Cingria ou Gustave Roud

JULIEN BURRI

Il est le benjamin d'une fratrie de huit. «Je suis le dernier, naturellement. Sinon, je n'aurais pas pu faire d'études.» Il a grandi à Borgnone, dans les Centovalli, non loin de Locarno, mais dans la montagne. Il n'a pas oublié les bêtes, le travail agricole, les pentes de cette vallée dont les coutumes n'avaient pas rompu avec le XIXe siècle, explique-t-il sur la terrasse du Restaurant de Fontenay, à Lausanne. L'italien était la «langue du dimanche», utilisée avec qui venait d'ailleurs. «Aujourd'hui encore, je ne peux pas envisager de parler autrement qu'en dialecte avec ma famille du Tessin.» Enfant, il ne partait pas en vacances. L'été, avec ses frères et sœurs, ils faisaient les foins.

Le droit d'être là

Sa mère lavait le linge à la rivière. Sa grand-mère préparait un plat dont il n'a pas oublié la saveur, cuit au feu de bois sur un potager. Un mélange de pommes de terre et de rigatonis, sa madeleine proustienne. Daniel Maggetti le raconte dans *Patate e pasta*, un texte issu du recueil collectif *Récits sur assiette* (Bernard Campiche, 2009). On faisait avec ce qu'on avait,

rien ne se jetait. «Mon père a eu toute sa vie une petite exploitation agricole, avec deux vaches, des chèvres, un cochon. A côté, il travaillait comme maçon. Il a perpétué un monde ancestral», explique l'intéressé. «Son propre père était né en 1853...»

«Je suis Suisse, c'est une des rares choses que je puisse affirmer, parce que la Suisse est plurielle et ne peut être définie de manière univoque»

A l'école du village, tous les niveaux sont mélangés dans une seule classe. Il entre à 11 ans au Collegio Papio, à Ascona; il y reste jusqu'au bac. Une professeure lui transmet le goût de la littérature française. Personne, dans son entourage, n'a fait d'études. Son frère l'emmène à Lausanne, se perdre dans cette ville à la topographie curieuse. La secrétaire de la Faculté des lettres tente de le dissuader de choisir le français, lui prédisant l'échec en tant qu'italophone. «Je devais prouver que j'avais le droit d'être là.»

A l'école de recrues, il emporte les livres au programme du semestre suivant et découvre la littérature romande «par hasard». Dans son bardo, un poème de Charles-Albert Cingria, *La Fourmi rouge* et autres textes, une révélation: «C'était si éton-

nant que j'ai eu envie de suivre le séminaire donné par Doris Jakubec, fraîchement nommée.» Nous sommes au début des années 1980. Il se liera avec des camarades, notamment Anne-Lise Delacrétaz, fine connaissance des auteurs et autrices romands, qui deviendra son épouse et la mère de ses trois fils, Noé, Nathan et Joas.

Une «sous-littérature»?

En 1984, il commence à collaborer à la revue *Écriture*, dont il rejoindra

le comité. Quelle était la perception de la littérature romande à l'époque? «Soit elle était récupérée par une forme de militantisme identitaire, soit elle était considérée avec condescendance. C'est encore souvent le cas, à bien des égards, mais de façon moins prononcée», constate-t-il.

Il travaille avec le professeur Roger Francillon à l'Université de Zurich. Dans sa thèse, *L'invention de la littérature romande, 1830-1910* (Payot, 1995), il n'envisage plus la littérature uniquement du point de vue des grands auteurs mais sous un angle sociohistorique, étudiant comment elle est produite, diffusée, reçue au sein d'un champ culturel. Cette même année, il publie un recueil de nouvelles, *La Mort, les Anges, la Pousière* (L'Aire). Son premier récit s'inspire de grands-oncles partis vivre aux Etats-Unis, une émigration économique que l'on a oubliée. Il ne cesse depuis, dans ses textes de fiction, d'explorer le Tessin de son enfance. Mais il le fait en français. Là encore, à l'entendre, tout est arrivé par hasard. «Je n'avais pas l'idée de devenir écrivain. En italien, j'avais trop de facilité. En français, je

PROFIL

1961 Naissance à Intragna, au Tessin.

1995 Publie sa thèse, «L'invention de la littérature romande, 1830-1910» (Payot).

2003 Nommé professeur ordinaire à l'Université de Lausanne et directeur du Centre des littératures en Suisse romande.

2005-2013 Codirige avec Roger Francillon les «Œuvres complètes» de C. F. Ramuz en 29 volumes, parus chez Slatkine.

2019 Dirige «Tout Catherine Colomb» (Zoé).

2026 Devient professeur honoraire de l'Université de Lausanne.

suis plus attentif à l'expression, à son effet.» Dans *Matlosa*, son dernier roman à ce jour, il retrace la vie de son grand-père, charbonnier lombard immigré en Suisse pour fuir le fascisme. Il écrit: «Toutes les campagnes se ressemblent.»

Archéologies mémorielles

En 2003, à Lausanne, il est nommé professeur ordinaire de la seule chaire en littérature romande de Suisse, et directeur du centre qu'il rebaptisera Centre des littératures en Suisse romande (CLSR) par souci d'intégration et de pluralisme. Il succède ainsi à Doris Jakubec. Il dirige ou codirige les œuvres complètes de Ramuz, Cingria, Roud, Catherine Colomb, ou l'édition des romans et du théâtre de Félix Vallotton. On lui reproche de n'avoir formé qu'une poignée de docteurs. «Le milieu académique est peu accueillant pour les spécialistes de mon domaine... J'ai préféré former des chercheurs indépendants, et sensibiliser de nombreux enseignants de collège et de gymnase. Ce sont eux qui font découvrir les écrivains de Suisse romande.»

Il n'a pas oublié la terre. Ce n'est pas un homme de concepts mais de traces matérielles, tangibles. Passionné d'archives, il a fait de leur conservation et de leur valorisation un des points forts du centre qu'il a dirigé. Sa jeunesse a forgé son regard. «J'ai toujours été dans une position marginale, que ce soit du point de vue de la langue, des origines, de la géographie. J'ai de la peine à épouser une identité au détriment des autres. C'est pourquoi les discours identitaires me hérissent. La réalité est plus complexe. Je suis Suisse, c'est une des rares choses que je puisse affirmer, parce que la Suisse est plurielle et ne peut être définie de manière univoque.»

Il quitte ses fonctions en cette fin de semestre et deviendra, dès le 1er août 2026, professeur honoraire. Avec ses collègues Dominique Kunz Westerhoff (Unil) et Patrick Suter (Unibe), il codirige un projet soutenu par le FNS: «Editer la poésie en Suisse romande (1900-2025)». On l'imagine mal lever le pied. «J'ai été actif, mais je n'ai pas l'impression d'avoir beaucoup travaillé.» Avec un sourire, il glisse une citation de Leopardi évoquant l'un de ses alter ego: «Il n'admettait pas de différence entre l'amusement et les choses sérieuses.» ■